Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 8

Artikel: La Jeannette Triolet
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211113

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA JEANNETTE TRIOLET

Lo poûro Vèvon Triolet l'ètâi âi rancot. L'avâi z'u on coup de frâ que lâi ètâi tsesi su l'estoma et du onna dizanna de dzo on vayâi que tot bounameint l'allâve tot pllian, mâ drâi ein an, contre lo cemetîro. Tot parâ on a bî ître crâno qu'on diâbllio, quand l'è qu'on vo dit: « Faut modâ po l'èternitâ » et preindre son beliet d'allâ (ma pa de reto), cein vo rebouille et vo baille la pî d'oûïe. Cein que Vèvon regrettâve lo mè l'ètâi sa fenna, la Jeannette, que l'ètâi pe morta que viva dècoute li. L'avâi bin z'u amâïe du lo teimps que n'îrant que boun' amî, et bin ravigoteinta que l'ètâi oncora. Cein lâi fasâi mau bin de la vère dinse plliorâ et segottâ et ie lâi desâi dinse po coudhî la consolâ on bocon :

— Ma poûra Jeannette, tè faut pas tè dèpitâ. L'è su qu'on a ètâ benhirâo lè doû. E-te pas veré ?

— Oï ï ï...! desâi la Jeannette ein pllioreint.

— Eh bin! vâi-to, aprî que sarî mort, tè foudrâ tè remaryâ. Ne crâi-to pas?

— Oï ï ï...! fasâi la Jeannette ein segoteint.

— Mon cousin Pierro sarâi on bon parti. Lo voudrâi-to?

— Nâ â â ..! fasâi la Jeannette ein niousseint.

— Mâ porquie, l'amerâi-to pas? Porquie ne lo vâo-to pas?

Et la Jeannette ein tchurleint quemet on tsin qu'on couiste lâi repond adan :

— L'è que, lâi a houit dzo, i'é promet à noutron vesin Iodi de n'ein min maryâ d'autro que li, et que tè farâi ta bière po rein! Sâi pi sein couzon.

MARC A LOUIS.

Pas facile. — Au guichet d'un bureau de secours :

L'employé distributeur de secours essaie de faire comprendre à une solliciteuse un peu exigeante que par ces temps de guerre et de crise, il faut restreindre ses dépenses, « se serrer » un peu.

Alors, la bonne femme :

— Mais, mossieu, je suis en espérance depuis huit mois; comment, je vous en conjure, voulez-vous que je me serre dans une situation pareille ?

LA SENTINELLE SOUS LE PONT

(Nouvelle suisse.)

I.

Le ruisseau est gros à cause de l'orage de ce matin. La pluie a bien rafraîchi le temps. Hier on transpirait sans bouger, ici-même, à l'ombre du pont. J'aurais dû mettre mon gilet sous ma tunique. Quand on me relèvera à onze heures, je serai gelé. Avec ça, la soif! Comment peut-on avoir si soif par une soirée si fraîche? C'est ce bruit de ruisseau qui donne envie de boire. Cette sacrée herbe glissante et ce rebord de terre grasse m'empêchent d'arriver jusqu'à l'eau. Sinon j'en boirais, ma foi, quoique l'eau et moi...

Le fusilier Romet sourit, sans terminer la phrase qu'il s'est dite à mi-voix. Puis, se redressant, il remet à l'épaule le fusil sur lequel il s'appuyait :

— Ose-t-on boire de l'eau, quand on monte la garde? Défendu de fumer, de causer, de manger. Ma foi, on ne doit pas même boire de l'eau.

Fatigué par les factions et les demi-repos de sa longue journée militaire, bercé par le ruisseau qui gronde doucement à ses pieds, Antoine Romet de Lussy reprend sa lente promenade de sentinelle sous le pont.

Ses cheveux gris, trop longs, se recourbent sur le petit auvent de cuir bouilli qui fait le tour de son képi. Son dos se voûte dans la tunique à martingale. Il n'est très vif ni d'esprit ni de corps. Mais il est ferme encore sur ses jambes maigres, et fermement résolu à observer la consigne. Il a toujours pris la vie au sérieux. Il est grave, sauf le samedi soir et le dimanche quand il sort de la pinte avec un verre de trop. L'allocution du capitaine, avant-hier, à la mobilisation de sa compagnie de landsturm, l'a ému. Il n'a pas peur des Prussiens. Il espère revoir sa femme et sa petite avant la fin de la quinzaine. Mais le capitaine a dit que l'heure était grave et qu'il fallait observer la consigne. Antoine Romet sent obscurément que l'heure est grave et que la consigne est une chose solide à quoi l'on peut se tenir, comme il se tiendrait à ce jeune frêne si son pied glissait sur la berge du ruisseau.

Il frissonne dans l'air humide de cette soirée de septembre; il a transpiré hier; il a soif.

Soudain, un bruit sur le sentier. Romet abaisse son fusil, l'index sur l'anneau de la culasse.

— M'sieu, fait une petite voix craintive, m'sieu, c'est pour vous!

La nuit s'ouvre et Romet voit surgir tout près de lui, dans la lueur blanchâtre qui monte du ruisseau, une gamine enveloppée d'un châle, qui porte au bras un panier ouvert.

— Comment, Céline, tu es dehors à ces heures! Tu n'as pas peur des balles?

Romet s'attendait à se trouver face à face avec un de ces rôdeurs qui font dérailler les trains ou sauter les ponts, et dont le grand Belet parlait hier soir, sur la paille. La présence de la fillette de la maison isolée, dont on aperçoit la lumière là-haut, au tournant du vallon, le rassure et il est encore plus content que surpris.

— Le linge qu'il faut rendre demain n'était pas prêt, explique-t-elle, confuse. Maman a repassé depuis le goûter. Alors, on a vu qu'ils venaient vous poser à neuf heures. J'ai dit que vous deviez vous ennuyer tout seul sous le pont et que vous prendriez bien quelque chose. Maman m'a dit qu'elle voulait bien vous envoyer le panier, mais qu'elle était trop pressée pour sortir, qu'il fallait que je vienne.

— Cette charrette de gamine, elle n'a pas peur que les Prussiens sortent des buissons!

— Oh! vous êtes là, au bout du sentier. Si je criais en chemin, vous m'entendriez et maman aussi.

— Tu crois qu'ils te laisseraient le temps de crier! C'est égal, ta maman est une brave femme et tu es une brave gamine. J'ai une soif de lundi matin. Un verre de vin fera plaisir.

Dans la joie de cette bonne surprise, Antoine Romel oublie la gravité de l'heure, le képi, la tunique et la consigne. Il prend son fusil sur le bras gauche, caresse les cheveux de Céline de sa main libre et se penche sur le panier couvert. Céline recule d'un pas, embarrassée.

— M'sieu, maman m'a dit que le baril de vin était vide et que la piquette n'était pas assez bonne pour un soldat; on la fait pour les lessiveuses. J'ai pensé que vous aviez froid. Alors j'ai remis sur le fourneau la soupe qui restait du goûter et je vous l'apporte bonne chaude dans ce pot.

Elle lève le couvercle du panier et découvre un pot de terre bas et large, qui fume dans la nuit froide.

Déception. Vous avez soif. Par avance le liquide frais vous glisse sur la langue, et c'est délicieux. Vous tendez la main vers le verre de vin, et voici qu'on vous offre une cuillerée de soupe aux pommes de terre, chaude, avec des petits grains salés... Romet reprend son arme dans la main droite, rapproche les talons et, grave, il réfléchit. Le regret du vin lui fait dédaigner la soupe; il va refuser. Mais il sent qu'il a le dos froid et que le chaud lui ferait du bien, et c'est une raison d'accepter. Il hésite, ne sachant à quoi se résoudre, comme à son école de recrues, il y a vingt-trois ans, il ne savait de quel pied partir quand le caporal commandait: « Marche! ». Alors il restait immobile, feignant de n'avoir pas entendu le commandement. Il reste immobile, et fixe du regard la pile du pont. Les secondes passent. Aucun rôdeur ne sort de l'ombre et la décision ne vient pas.

— M'sieu, vous n'aimez pas la soupe? demande Céline d'une petite voix triste.

Un trait de lumière frappe le cerveau de Romet. Il se redresse, toussotte pour s'éclaircir la voix et prononce, avec la joyeuse assurance du nageur qui reprend pied après un plongeon périlleux :

— J'aime la soupe, mais la consigne me défend de boire et de manger.

(*A suivre.*) PIERRE CHARBONNIER.

La force de l'habitude. — Un commerçant écrit de son bureau une lettre intime et termine ainsi :

Je vous embrasse de tout mon cœur, ma chère et douce petite femme.

Votre dévoué,

Boireau, Guibollard & Cie.

IL FAUT AVOIR L'HABITUDE !

L'excellent Tartempion, reporter au *Réveil de Landerneau*, n'a qu'une haine : celle de ce qu'on est convenu d'appeler le monde, le grand monde. Dans ce milieu-là, il se sent dépaysé, commet maladresses sur maladresses, marche sur les pieds des dames, s'empêtre dans leurs jupes, débite des niaiseries et s'ennuie, s'ennuie... On le considère généralement comme un idiot du genre inoffensif.

Tartempion aurait bien voulu consacrer exclusivement sa lyre aux feux de cheminée et autres accidents de tramways. Mais son directeur, hélas! ne l'a pas compris. Et pas plus tard que ce matin, il l'a envoyé interviewer le roi d'Angleterre, de passage à la gare.

D'un pas chancelant, la mort dans l'âme, le pauvre Tartempion se dirige vers la station. Après mille et une discussions avec la gendarmerie, les hommes d'équipe et le chef de gare, il parvient à pénétrer sur le quai, juste au moment où stoppe le train royal. Un monsieur barbu, londrès aux lèvres, descend d'un vagon, s'ébroue et commence à faire les cent pas le long du trottoir.

Tartempion (*plus mort que vif*). — C'est le roi! Que va-t-il se passer? (*prenant son courage à deux mains*). Enfin, allons-y! Après nous le déluge!

Il s'approche et, timidement :

Tartempion. — Votre Majesté a fait un bon voyage?

Le roi. — Yes!

Tartempion. — Allons, tant mieux, tant mieux! (*à part*) Que lui dire, maintenant, que lui dire? (*Inspiré soudain*) Et le prince de Galles, Majesté, il va bien le prince de Galles?

Le roi. — Yes!

Tartempion. — Un charmant jeune homme, vraiment!

Le roi. — Yes.

Tartempion (*prenant activement des notes pour se donner une contenance*). — Oui, oui. Une riche nature, certainement. Ici, à Landerneau, on en dit beaucoup de bien. Il fait toujours du football, sans doute?

Le roi. — Yes.

Tartempion (*qui ne sait plus ce qu'il dit*). — Et tout le monde va bien à la maison?

Le roi. — Yes!

Tartempion (*lyrique*). — Ah! l'Angleterre! Quel pays! La Tamise! l'Irlande, l'Ecosse, le... le...

Le roi. — Yes!

Tartempion. — Les brouillards...

Le roi. — Yes!

Brusquement, le roi tourne le dos à son interlocuteur et regagne son vagon. Allégé d'un gros poids, Tartempion regagne son bureau et fièvreusement, se met à écrire :

« Nous avons eu ce matin l'immense privilège d'être admis auprès du roi d'Angleterre lors de son passage dans notre gare. L'illustre souverain a bien voulu nous faire part de ses impressions de voyage. Très simplement, et très aimablement aussi, Sa Majesté, qui s'exprime en un français très pur, nous a entretenu de la famille royale et nous a donné, au sujet de celle-ci, les détails les plus captivants. »

Tartempion est lancé. Rien désormais ne saurait arrêter son élan. Le soir, au *Café du Commerce*, ses amis le félicitent chaleureusement à propos de son article.